

errer son regard sur la campagne ; bientôt il reentra dans l'intérieur de la chambre, et s'approcha de son bureau.

Des pages s'y trouvaient éparées... Combien il en avait noirci ! Que de veilles, que d'efforts pour mettre au jour sa pensée, droite et robuste, mais rebelle aux formes de convention, et plus propre à se traduire par l'action que susceptible d'être revêtue d'images agréables et suivies ! Que de sujets ébauchés avec ardeur et abandonnés avec découragement !... Inspiré par son amour, Georges s'était d'abord cru poète. Oui, il y avait en lui ce sentiment de la nature, cet élan vers l'idéal qui constituent la vraie poésie... Les plus nobles choses d'ici-bas, le dévouement sous toutes ses formes, les bonheurs purs et sains de la famille excitaient son enthousiasme et son émotion ; cependant, quand il relut ses vers, il se conca tristement la tête ; la pensée capricieuse refusait de se plier à la cadence ; la forme lui semblait une entrave.

(La suite au prochain numéro)

Mgr DE SÉGUR EN ITALIE

Mgr de Ségur, qui est mort il y a quelques mois, avait appartenu, dit un journal français, à la diplomatie avant d'entrer dans les ordres. Attaché d'ambassade à Rome, en 1842, il écrivait chaque soir les souvenirs et les impressions de la journée. Ce sont ces souvenirs et ces impressions qui, publiés par les soins de M. le comte de Ségur-Lamoignon, forment le volume édité sous le titre : *Journal d'un voyage en Italie*, auquel nous empruntons les passages suivants, pleins d'humour, de bonne et franche gâté ou d'observations fines et justes.

HENRI MONNIER ET ROMIEUX

On a raconté ce soir à l'Ambassade quelques histoires qui m'ont semblé drôles et que j'ai recueillies. Un jour, Henri Monnier se présente chez un portier et lui demande : " M. Henri Monnier est-il ici ? " — Non, monsieur, il ne demeure pas ici, il n'y est pas. — " Si fait, il y est, car c'est moi qui suis Henri Monnier... " et il part. Le lendemain, il revient grimé et méconnaissable : " M. Henri Monnier ? " — " Il n'est pas ici, monsieur. " — " Si fait, car c'est moi et je suis ici !... et il s'en va comme la première fois. Un autre jour encore, et grimé d'une façon différente, il revient à la même porte : " M. Henri Monnier ? " — " Ce n'est pas ici. " — " Si fait, reprend encore le mauvais plaisant ; c'est moi qui suis Henri Monnier. " — Si vous revenez, lui réplique le portier exaspéré, je ne vous répondrai plus que par des coups de bâton, entendez-vous ? — Et Henri Monnier s'en retourne chez lui, se met à son bureau et écrit à quelques-uns de ses amis : " Cher ami, j'ai changé de logement ; je demeure actuellement telle rue tel numéro (la rue et le numéro de son portier mystifié) : venez ce soir fêter mon installation ; nous ferons un souper d'amis. " Le soir, un ami se présente chez le portier de la nouvelle maison d'Henri Monnier : " M. Henri Monnier ? " — " Ah ! vous voilà encore ? attendez !... " Et l'infortuné ami reçoit pour toute réponse et pour tout souper une volée de coups de bâton. Un second ami arrive ; même question, même réponse ; et tous les invités subirent le même sort. Telle est l'anecdote ; se non è vero, è ben trovato.

Autre histoire, M. Romieux, ancien préfet, mauvais plaisant aussi, entre un jour chez un portier ; il le salue très poliment, s'assied, lui demande de ses nouvelles, de celles de sa femme, de ses enfants, lui parle des locataires, de la dame du premier, du monsieur du second, de la politique, du temps, etc... D'abord le portier répond, quoique étonné de cette visite d'un inconnu. Enfin, ne sachant ce que voulait ce monsieur qui s'implantait et prenait racine chez lui, il s'impatiente : " Enfin, monsieur, que voulez-vous ? qu'est-ce que tout cela signifie ? " — " Mais rien que de très naturel, mon ami ; j'ai vu sur la porte de votre loge : *parlez au portier* ; et j'ai parlé au portier. " Et profitant de la stupéfaction du concierge ébaubi, il sort lestement sans encombre.

UNE EXÉCUTION CAPITALE A ROME

11 juillet. — Rome est en émoi aujourd'hui pour le supplice d'un condamné à mort. C'est un jeune homme de Malte, qui a tué un vieux Russe antiquaire et avare, auquel il vendait des objets d'antiquité ; il l'a tué, il y a trois mois, dans une maison toute voisine de l'Ambassade et apparemment pour le voler. Aujourd'hui a lieu son exécution : après la faute le châtement. Voici ce qui se pratique à Rome en pareille circonstance.

Dès le matin, les environs du Capitole, où était le condamné, étaient pleins de troupes ainsi que la place de la *Bocca della Verità* (la Bouche de la Vérité), où le supplice devait avoir lieu.

Le cortège ne sortit cependant qu'à midi des prisons du capitole ; la cause de ce retard est admirable. Ici, la justice humaine, tout en frappant le coupable, use envers son âme d'une patience toute chrétienne.

Le coup fatal est retardé jusqu'au moment où il n'y a plus d'espoir de conversion. Le condamné d'aujourd'hui est un exemple frappant de cette miséricordieuse patience. Il ne voulait pas se confesser dans sa prison ; au lieu de l'en tirer dès le matin, comme la loi l'exige, on resta jusqu'à midi à faire auprès de lui d'inutiles

efforts. On le fit, à la fin, monter sur la charrette pour se rendre au lieu de l'exécution ; pendant tout le trajet, même obstination, même aveuglement. En passant devant une Madone, il cria : " *Viva Gesù, Viva Maria !* " — " Mais, " ajouta-t-il, en parlant aux assistants, " ne vous fiez pas à ces coquins de prêtres (*Protacci*) qui mènent les gens à la mort ! "

Sur la place de la *Bocca della Verità*, une chapelle, toute tendue de noir, était préparée ; on l'y fit entrer et, alors commencèrent de nouveaux efforts. Un prêtre français, voyant son endurcissement, eut l'idée heureuse de lui mettre au cou la médaille miraculeuse de la Sainte-Vierge. Sa confiance ne fut pas trompée, le misérable demanda à entendre la messe, qui fut célébrée de suite. Quand la messe fut terminée, on lui demanda s'il voulait maintenant se confesser ; il répondit que oui, mais qu'il ne se confesserait qu'à l'abbé Dominique Ado ! C'est un homme infâme, actuellement en prison et qui va être prochainement condamné à mort. Ancien Franciscain défroqué, il était rentré dans le clergé séculier, après avoir violé son vœu de chasteté ; là, il recommença ses désordres, quoique prêtre, et disant néanmoins, chaque jour, la messe. Il y a peu de temps, un de ses neveux lui ayant été confié pendant une absence de ses parents, il se livra envers cet enfant de huit ans aux actes les plus criminels et finit par le tuer, à force de le battre. On trouva le pauvre enfant avec deux trous dans la tête et le corps tout décomposé. Ado fut arrêté et emprisonné ; il essaya de se tuer dans sa prison, en se déchirant une artère avec les dents. Il va bientôt être jugé et exécuté. Tel était le confesseur du choix de notre condamné ! On le lui refusa, comme on peut le penser.

Il demanda ensuite à voir un soldat de sa connaissance ; on l'envoya chercher de suite. Une fois arrivé, le soldat se mit à exhorter le malheureux à se confesser. La grâce revint enfin ; après un léger repas, il demanda un prêtre, se confessa, reçut l'absolution, le Saint-Viatique, et, peu après, il monta sur l'échafaud.

Ainsi, voilà une âme sauvée par quelques heures de patience ! Combien de nos condamnés français auraient peut-être eu le même bonheur, si notre inexorable justice avait eu plus de foi et de respect pour leurs âmes !

A Rome, lorsque le condamné sort de sa prison, il est placé sur une charrette, entourée de troupes ; à ses côtés, sont deux prêtres, sur la charrette, couverts, tous deux, du sac des pénitents, afin de ne pas être pour la foule un objet de curiosité. Ils exhortent le condamné à la pénitence ou soutiennent son courage, s'il est en bonne disposition. Devant la charrette est portée une grande croix noire.

Plus en avant encore, marche une confrérie dite de *Saint-Jean-Baptiste-Décollé*, qui quête en marchant pour faire dire des messes pour l'âme du condamné. Les confrères sont couverts du sac de pénitent, de couleur blanche avec une pèlerine violette.

Comme je l'ai dit, on fait entrer le condamné dans une chapelle tendue de noir, sur le lieu même du supplice. Quand il est bien disposé, on l'en fait sortir peu de temps après et on le mène à la guillotine ; quand il est en mauvaise disposition, on attend jusqu'à six heures du soir environ ; et, jusqu'à ce moment, tous les personnages de Rome, populaires par leur sainteté, leur charité ou leur position sociale, viennent faire des efforts auprès de lui. Ainsi, le père Perrone, le prince Borghèse, viennent souvent remplir, auprès des condamnés, ce pénible et touchant office de charité. Ce n'est qu'après avoir tenté tous les moyens que l'on se décide à faire mourir le malheureux endurci. Comme il y a de la foi dans ce pays, il est très rare que, tôt ou tard, il n'accepte pas les secours de la religion.

UNE ANECDOTE

Hier soir, M. de Lillers est venu à l'Ambassade ; il a raconté un trait assez curieux et légèrement burlesque de son voyage en Amérique. Il s'était aventuré jusqu'au centre du Canada avec un Français nommé M. Fayel. Après un séjour d'un mois environ sur les bords de je ne sais plus quel lac, ils firent la connaissance d'un Indien, qui, ne pouvant plus gagner sa vie à cause de ses infirmités, s'était fait devin ou sorcier. Sur le point de mourir, cet homme, se rappelant les anciennes prédications des missionnaires jésuites, soit par tradition, soit par ses propres souvenirs, demanda à aller au ciel " par la même route que les Français " ; c'est ainsi qu'ils demandent le baptême, lorsqu'ils désirent se convertir. M. de Lillers et son compagnon se rendirent chez lui et le baptisèrent ; le pauvre homme étant mort le lendemain, ils peuvent espérer avoir donné à une âme à Dieu ; mais c'est quand il fallut l'enterrer que les difficultés commencèrent : que dire ? que chanter ? quelles cérémonies faire ? ni l'un ni l'autre n'en savaient trop rien ; cependant, se rappelant quelques fragments des psaumes qu'ils avaient lus jadis, ils chantèrent à tort et à travers les versets latins qui leur revinrent dans l'esprit ; quand ils ne savaient plus que dire, ils entonnaient le *Gloria Patri* ; or, le *Gloria Patri* revenait à chaque instant, à ce qu'il paraît. Pour un enterrement, l'effet devait en être assez singulier. La population, peu difficile, fut cependant émerveillée et très édifiée de cette cérémonie, à laquelle heureusement elle n'entendait rien.

M. de Lillers terminait son histoire, quand madame de Rayneval arriva, et sa vue me remit en l'esprit une autre histoire, d'un genre tout différent, mais assez comique, arrivée devant elle à M. R... Il y a une huitaine de jours on organisa un déjeuner champêtre, auquel je ne pus assister à cause du travail de la chancellerie. Madame de Rayneval s'y trouvait et s'était placée sur l'herbette à côté de M. R... Chacun des convives avait apporté un ou deux plats. On prie M. R... de découper un poulet, placé près de lui, et voilà le jeune élégant s'escrimant avec ce poulet, lequel était très dur et opposait une résistance opiniâtre ; il le tenait piqué sur une fourchette à salade, en bois, appartenant au ménage de Mme X... Tout à coup la fourchette se casse, dans le poulet (et d'une !). Mme X... commençait à n'être pas trop contente, quand M. R... pour s'excuser, et croyant que le poulet avait été apporté par un autre convive, se tourne vers sa voisine et, la prenant pour confidente, lui dit : " Comment aussi apporte-t-on un vieux coq comme cela ? " — " Mais, monsieur, je n'apporte pas de vieux coqs, " riposte madame X... piquée au vif. Le poulet avait été fourni par elle, et le malencontreux M. R... s'était trompé de confidente. L'infortuné ne trouva d'autre moyen de se soustraire à sa confusion, qu'en fuyant le poulet et la compagnie, et en allant faire des croquis dans les environs.

DE SÉGUR.

LA FÉE BLEUE

Ce conte, dû à la plume si fine et si spirituelle de Léon Gozlan, est un petit chef-d'œuvre de grâce et de simplicité ; aussi nous sommes convaincus qu'il sera fort apprécié de nos lecteurs, et surtout de nos lectrices, auxquelles il s'adresse plus particulièrement.

Un jour, la Fée Bleue descendit sur la terre, dans l'intention courtoise de distribuer à toutes ses filles les habitudes de divers pays, les trésors de faveur qu'elle portait avec elle.

Son nain Amarante sonna du cor, et aussitôt une jeune femme de chaque nation se présenta au pied du trône de la Fée Bleue. Toutes ces unités finirent, on se l'imagine, par former une foule assez considérable. Ceci se passait longtemps avant la révolution de juillet 1830.

La bonne Fée Bleue dit à toutes ses amies : " Je désire qu'aucune de vous n'ait à se plaindre du don que je vais lui faire. Il n'est pas en mon pouvoir de vous donner à chacune la même chose ; mais une telle uniformité dans mes largesses n'en ôterait-elle pas tout le mérite ? " Comme le temps est précieux aux fées, elles parlent peu, la Fée Bleue borna là son discours et commença la distribution de ses présents. Personne n'en parut fâché.

Elle donna, à la jeune femme qui représentait toutes les Castilles, des cheveux si noirs et si longs qu'elle pouvait s'en faire une mantille.

À l'Italienne, elle donna des yeux vifs et ardents comme une éruption du Vésuve au milieu de la nuit.

À l'Anglaise, une aurore boréale pour se teindre les joues, les lèvres et les épaules.

À une Allemande, des dents comme elle en avait elle-même, et ce qui ne vaut pas mieux que des belles dents, mais qui à son prix, un cœur sensible et profondément disposé à aimer.

À une Russe, la distinction d'une reine.

Puis passant aux détails, elle mit la gaieté sur les lèvres d'une Napolitaine, l'esprit dans la tête d'une Irlandaise, le bon sens dans le cœur d'une Flamande, et, quand il ne lui resta plus rien à donner, elle se leva pour reprendre son vol.

— Et moi ? dit la Parisienne en la retenant par les bords flottants de sa tunique bleue.

— Je vous avais oubliée ?

— Entièrement oubliée, Madame.

— Vous étiez trop près de moi, et je ne vous ai pas vue. Mais que puis-je maintenant. Le sac aux largesses est épuisé.

La fée réfléchit un instant, puis rappelant d'un signe toutes ses charmantes obligées elle leur dit : " Vous êtes bonnes puisque vous êtes belles, il vous appartient de réparer un tort très grave de ma part : dans ma distribution j'ai oublié votre sœur de Paris. Que chacune de vous, je l'en prie, détache une partie du présent que je lui ai fait, et en gratifie notre Parisienne. Vous perdrez peu et vous réparerez beaucoup. "

Comment refuser à une fée, surtout à la Fée Bleue ?

Avec la grâce qu'ont toujours les gens heureux, ces dames s'approchèrent tour à tour de la Parisienne, et lui jetèrent en passant, l'une un peu de ses beaux cheveux noirs, l'autre un peu du rose de son teint, celle-ci quelques rayons de sa gaieté, celle-là ce qu'elle put de sa sensibilité, et il se fit ainsi que la Parisienne d'abord fort pauvre, fort obscure, très effacée, se trouva en un instant, par cet acte de partage, beaucoup plus riche et mieux dotée que ses compagnes.

La Fée Bleue était déjà remontée au ciel en souriant. Ceci prouve..... Je n'ai rien à prouver.

LÉON GOZLAN.